

La Maison des âmes oubliées

Sophie Rosetty



Sophie Rosetty

La Maison des âmes oubliées – Tome 1

Trois sœurs et un fil

© Sophie Rosetty, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8064-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Nina et sa belle lumière.

Prologue

Je suis née bien avant le temps, avant la création
Et bien avant que les êtres humains n'inventent les dieux,
Bien avant qu'ils n'inventent l'invisible
Et que de leurs rêves et leurs cauchemars naissent les histoires.

Je suis née bien avant que les divinités façonnées par les humains prennent vie
Et jouent le rôle que les mortels ont imaginé.

Je suis née du cœur de l'univers et ma voix d'abord solitaire est apparue au
moment
Où ce cœur a éclaté, en créant la vie.

Je suis née des souvenirs des vivants, de leur amour et parfois de leur haine.
J'ai existé dans la matière et dans l'invisible, dans le temps et l'éternité,
Dans les strates des consciences superposées.

Je suis née là-bas et puis ici. Maintenant, avant et après simultanément.
Je suis une voix et je te raconte une histoire parmi toutes mes histoires,
Une histoire de visible et d'invisible, une de mes vies,
Une de mes présences et une de mes absences.

Ecoute ma voix simplement, et je t'apprendrai comment se lient
Les morts et les vivants,
Le passé, le souvenir et le renouveau du printemps,
Comment on s'abîme et comment on se répare, comment se tisse la trame des
existences, enchevêtrées de fils et de broderies étranges.

Septembre

Les sœurs Doisneau, au nombre de trois, étaient reconnaissables à leur indomptable chevelure flamboyante et leurs manières que l'on jugeait parfois extravagantes. Orphelines depuis leur plus jeune âge, elles étaient le fruit d'une succession d'adoptions et d'abandons d'enfants, au bord des forêts ou des boîtes à bébé. À la suite du décès accidentel de leurs parents lors d'une expédition scientifique, elles avaient été élevées par leur tante, Philomène, directrice d'une parfumerie du centre de Villeroche, sur l'île d'Izadalar, au large de la Bretagne. Elle s'en occupa comme de ses propres filles. Philomène leur donna une éducation assez libre, préférant cultiver le bon sens que l'autorité. Elle les éduqua comme on cultive des fleurs dans un jardin, en créant les conditions de leur épanouissement. Au soleil, à l'eau et à la terre, elle ajoutait un bon environnement, l'élimination des parasites, l'arrachage des mauvaises herbes et le meilleur engrais possible : des crêpes, la joie et l'amour d'une famille. Les jeunes filles poussèrent dans la direction qui leur convenait sous la tutelle souple de leur tante. Très vite, elles développèrent des goûts et des aptitudes bien ancrées, des personnalités complexes et intéressantes qui laissaient présager qu'elles seraient dignes de leur héritage. Cela dit, malgré les efforts maternels de leur chère tante, on ne peut pas préserver ses enfants du malheur, de l'affliction, des blessures de la vie, des trahisons et des déceptions qui ne manquèrent pas de blesser les cœurs et d'assombrir les yeux des sœurs Doisneau.

Clémence, l'aînée, était la plus grande, même adulte. Elle avait de longs cheveux blonds de Venise, indisciplinés, et des yeux couleur amande et de jour d'orage. Elle avait la peau très claire de celles qui se protègent du soleil. Dès son plus jeune âge, elle avait nourri une passion pour le piano et les livres de psychologie. À quinze ans, cette adolescente taciturne avait déjà avalé plusieurs bibliothèques dans le but de comprendre les êtres humains et plus largement, pour apprendre à vivre. La solitude ne lui pesait pas et en compagnie des personnages qu'elle côtoyait avec assiduité, elle se sentait très entourée. Elle avait pris soin de ses sœurs pendant le temps où elle partageait le foyer de Philomène, puis, habituée à s'occuper de tous, elle avait noué des relations amoureuses désastreuses avec des individus à l'équilibre particulièrement bancal, dépourvus de sécurité affective, d'autonomie, atteints du syndrome du Petit Poucet. Elle approchait les quarante ans, célibataire, et avait compris qu'il

valait mieux s'occuper des problèmes des gens professionnellement que dans sa vie privée. Elle avait alors repris ses études de psychologie, négligées au profit de la biologie. Elle s'ennuyait ferme au fond d'un laboratoire d'analyses, avec des collègues aussi toxiques que de l'arsenic, mais, son salaire avait le mérite de lui permettre de nourrir deux adolescents voraces, Ben et Nino, quinze ans, dont le père était porté disparu depuis bien longtemps. Elle attendait dans sa solitude, comme une sorte de miracle, le bon moment pour se mettre à vivre la vie dont elle avait rêvé, s'autoriser à prendre des risques et sa juste place.

Garance quant à elle, était un feu follet. Toujours agitée et en mouvement. Elle ne marchait pas, elle dansait, elle courait, elle volait. Toujours un peu au-dessus du sol. On la remarquait de loin. Ses cheveux cuivrés, ses yeux myosotis et ses tenues bariolées, sa façon de bouger ne laissaient pas indifférents. Dans son enfance, elle avait sans cesse entendu dire « tu me fatigues Garance !!! » et elle s'était faite à l'idée de fatiguer les gens. Jamais elle n'abandonnait une idée, et des idées, elle en avait plein. Jamais elle ne se posait vraiment et enchaînait les projets de scénographie, de mise en espace, d'installations bizarres. Bref, elle travaillait beaucoup, et mettait tout son cœur et toute son énergie dans ce qu'elle faisait. Pour les hommes, c'était pareil. Elle y mettait son cœur et son énergie, mais, elle se lassait vite et personne n'avait réussi à la retenir plus de quelques semaines. Garance, fidèle à son inconstance, s'était fait à l'idée d'être célibataire et sans enfant, libre de ses mouvements et de ses attachements, explosive et lunatique.

Ariane, la dernière, la petite, avait les yeux miel et les cheveux aussi sombres et rougeoyants que ses sœurs les avaient clairs. Elle partageait sa vie avec une élégante chatte noire aux yeux jaunes, nommée Luciole, dans un minuscule appartement sous les toits. À trente ans elle était encore en train de peaufiner un doctorat sur les pratiques occultes au XIX^{ème} siècle, ce qui l'avait amenée à côtoyer nombre de voyantes, médiums, et personnalités décédées. En attendant que l'université lui ouvre ses portes, elle multipliait les petits boulots et avait fini par accepter de se rendre à un job dating du ministère de l'Enseignement. C'est ainsi qu'elle devient professeur d'histoire au collège des Marguerites à Villeroche.

Cette passion pour l'occulte avait de quoi dérouter ou même écarter les prétendants tout à fait sains d'esprit, d'autant plus que les lois d'Izaladar stipulaient que les pratiques occultes, magiques étaient formellement prosrites. Aussi, était-elle ravie d'avoir pu tisser un lien passionnel avec Stanislas Chopin,

chercheur à l'université de Villeroche, mais spécialiste du théâtre de la seconde moitié au XX siècle. Il était beau, donnait des conférences lors desquelles nul n'osait l'interrompre et écrivait des pièces au public confidentiel car inaccessibles au vulgaire et commun des mortels. Ariane lui vouait une grande admiration et se sentait particulièrement honorée par l'intérêt qu'il lui portait. En vérité, elle était très surprise. Elle n'était qu'une petite souris de bibliothèque, vêtue de noir par commodité (en noir, on ne peut jamais commettre d'impair), insignifiante. Stan reconnaissait facilement que tous pouvaient être surpris de l'intérêt qu'il lui portait. Il aurait pu être en couple avec une comédienne de talent, une universitaire reconnue, mais non, il l'avait choisie elle, Ariane Doisneau. Il lui disait d'ailleurs souvent qu'il se félicitait d'avoir su voir en la jeune femme ce que personne ne voyait : sa réelle beauté, intérieure, secrète, son charme subtil. Les sœurs et la tante d'Ariane, en revanche, étaient particulièrement préoccupées par son aveuglement et son obstination à s'investir dans cette relation.

Garance menait une vie libre, sans entraves et sans attaches. Au réveil, Elle rêvait pendant une bonne demi-heure, en contemplant son café. Ensuite elle s'activait, son regard s'allumait et rien ne l'arrêtait plus qu'à la fin de la journée. Elle exerçait le métier qu'elle avait toujours espéré. Elle s'était beaucoup battue pour cela, mais à présent, elle organisait l'installation d'un événement de renommée internationale le salon des peintres de Villeroche. Elle s'occupait de la scénographie, de l'accrochage, de la bande-son, des images projetées sur les murs ou le plafond. Tout devait être prêt avant l'inauguration qui aurait lieu au mois de décembre. Garance était très créative, fantasque, mais aussi particulièrement méticuleuse. On le voyait à sa façon de s'habiller. Même si c'était parfois bizarre, on ne pouvait que constater une chose : tout était exactement comme il le fallait. Imaginez une acrobate faisant des sauts périlleux, des figures vertigineuses dans le ciel d'un cirque et retombant toujours parfaitement bien sur ses pieds, sans le moindre déséquilibre. C'était inattendu, vivant, déconcertant. Au début de sa carrière professionnelle, elle s'était occupée de l'architecture d'intérieur d'appartement ou de maisons. On disait qu'elle avait un don. Elle riait alors en disant qu'elle avait le don du travail. Elle demandait aux gens ce qu'ils avaient envie de vivre, ce à quoi ils tenaient le plus. Ensuite,

la magie opérait. Les clients avaient des angoisses, mais au bout du processus ils étaient tous étonnés de découvrir l'intérieur de leurs rêves. Garance était toujours surprise par sa réussite. Il lui semblait toujours, lorsqu'elle recevait des éloges, que les gens étaient « gentils » ou qu'ils étaient peu regardant sur les détails, car c'était sûr, elle aurait pu faire encore mieux. Si elle faisait une erreur, ce qui arrivait rarement tant elle était perfectionniste, Garance se décomposait et se rendait malade pendant des jours.

Elle était si affairée, si occupée, qu'elle voyait peu ses sœurs. Elle le regrettait parfois, mais, elle se sentait si différente que cela lui simplifiait la vie. Elle n'avait pas à se justifier, pas à expliquer ce qu'elle faisait de ses soirées, de ses vacances, de son argent. Il lui semblait que ces sœurs appartenaient au passé, à son enfance et qu'à présent, elle avait beaucoup avancé, elle était désormais dans un autre univers. Parfois, un dimanche après-midi, elle se glissait par une porte étroite vers le monde rassurant de sa tante. Philomène s'inquiétait, la voyant toute pâle et maigre comme un chat. Ce n'était quand même pas une vie de se tuer au travail, de courir les soirées, et de ne jamais se poser, toujours s'agiter dans tous les sens comme si elle avait le diable aux fesses. Mangeait-elle au moins ? Garance la laissait parler en souriant. Elle trouvait sa tante attendrissante. C'était merveilleux d'avoir eu Philomène à ses côtés. Ce qui était magique, c'est qu'elle vous disait toujours que vous étiez « formidable », « exceptionnel » et dans ses yeux, vous le deveniez. Ces mots restaient gravés et vous emmenaient à bon port.

D'un point de vue sentimental, Garance, toujours dans un souci d'efficacité, passait des petites annonces sur un journal spécialisé dans les rencontres. Et des rencontres, elle en faisait beaucoup, mais si le profil était plein de promesses, toutes étaient décevantes. Elle trouvait la perfidie, le mensonge, la misère affective, mais jamais l'amour. On pouvait aussi imaginer qu'elle avait peur de rencontrer quelqu'un qu'elle pourrait aimer ou qu'elle avait trop d'exigences. Mais, seule Garance pouvait savoir ce qu'il en était.

Ce jour-là, elle avait rendez-vous avec un inconnu. Elle était amusée, mais dépitée aussi : l'homme qui s'était présenté à la brasserie ne ressemblait en rien à celui qui était promis sur la fiche de renseignement du journal : sur son portrait, il avait l'air du même âge qu'elle, semblait intelligent et équilibré dans ses lettres. Or l'épreuve du réel se révélait effroyable. D'abord, elle était passée à côté sans le reconnaître, tant il ne ressemblait en rien à ses photos. Il l'interpella, elle pria pour que ce soit une erreur...Mais hélas, c'était bien avec lui qu'elle

avait rendez-vous. Vingt ans de plus que prévu, borgne et les chaussures usées, portées avec des chaussettes de sport, ce qui, comme chacune le sait, se révèle rédhibitoire pour toute entreprise de séduction. Elle accepta de mauvaise grâce de boire un verre avec lui. La jeune femme n'en avait pas envie, mais, elle s'était engagée en acceptant ce rendez-vous et quelque chose en elle lui interdisait de revenir sur ses engagements.

C'est fou comme quelques secondes suffisent pour se faire une idée de quelqu'un. Garance se disait toujours qu'il ne fallait pas avoir de préjugés, etc... Mais de telles chaussettes quand même... Un mystère s'éclaira à propos des photos. Comme il avait perdu un œil, il ne montrait qu'un côté de son visage ou portait des lunettes de soleil. Il semblait amer, ne comprenait pas pourquoi les rendez-vous ne marchaient jamais, il avait le sentiment de perdre son temps avec des femmes qui ne voulaient pas vraiment faire de rencontres, etc... Quand Garance lui glissa qu'il devrait peut-être essayer de rencontrer des femmes de son âge, il lui répondit que les femmes de son âge... Bof... Sur ce, elle gesticula sur sa chaise, se demandait comment se sortir de ce piège. C'était pourtant simple. Elle s'imagina toutes sortes d'actions triomphales, lui renverser son verre sur la tête, lui donner une gifle, un coup de pied éducatif... Mais, elle avait le défaut des filles bien élevées. Elle se leva, prétexta une urgence et partit sans se retourner. C'était toujours la même histoire.

C'est après ce rendez-vous désastreux que tout s'accéléra dans la vie de Garance et cette vie d'équilibriste s'effondra, d'un coup, sans qu'elle ait perçu le moindre signe annonciateur. Alors qu'elle était en train de travailler tard le soir sur le projet du salon des peintres, il y eut un grain de sable dans sa mécanique bien huilée. Plus rien n'avait de sens, les idées étaient confuses, son esprit brumeux. Pourtant, il fallait être efficace. Elle essayait de réfléchir, mais rien de venait... Elle ne voyait plus qu'un énorme gouffre à ses pieds, son corps s'engourdit et son esprit n'imaginait plus rien, comme si tout s'était arrêté d'un coup. Elle resta devant son ordinateur pendant des heures, incapable de bouger, de réfléchir, de parler, glacée. Le temps s'étira et devint flou. Elle sentit alors une douleur fulgurante derrière son sternum, un spasme qui saisissait le centre de sa poitrine, puis le relâchait et recommençait. Elle eut le réflexe de contacter les secours, persuadée qu'elle allait mourir d'une crise cardiaque. Le médecin lui expliqua gentiment qu'il s'agissait des effets d'un stress intense, une crise de panique. On lui prescrivit du repos et de la détente. Évidemment, c'était honteux de diagnostiquer du stress, sans même la connaître, alors que de toute évidence,